

## CHAPITRE TROISIÈME

Je venais de m'asseoir sur un fauteuil dont j'avais scié l'accoudoir du côté droit, afin de pouvoir positionner mon unique jambe au mieux. Au début, j'avais eu beaucoup de mal à garder mon équilibre en chaque instant, quelque soit ma position. Debout, je ne tenais pas plus de quelques secondes sans devoir m'appuyer pour ne pas tomber. Assis, il arrivait toujours un moment où, changeant de position, je m'écroulais lamentablement. Même allongé je n'étais pas à l'aise, je sentais qu'il me manquait quelque chose. C'est comme si une part même de mon esprit était absent, quelque chose que je pouvais toucher, mais qui se dérobaît au dernier moment. Bien sûr, je m'étais vite habitué à ma nouvelle façon de vivre, mais il restait une sorte de regret, immuable, qui me poursuivait à chaque fois que je devais me lever et marcher.

On m'avait ramené chez moi, et je ne savais pas trop à qui je le devais. Ou plutôt si, je le savais, mais je ne comprenais pas pourquoi. Après m'avoir abandonné à une mort certaine, ils avaient envoyé quelqu'un me chercher. Je ne me souviens pas de grand-chose, à part avoir été désespéré à un point où j'aurais pu en mourir. Cet instant où il a fallu que je prenne la pire décision de ma vie, sans perdre ne serait-ce qu'une seconde. J'ai eu le choix, et j'ai choisi. Mais juste après j'ai perdu connaissance, bien sûr. Je me suis réveillé au château de ce comte, qui m'a obligé à lui raconter ce que j'avais vu dans cette forêt, encore et encore, me demandant chaque fois plus de détails, me faisant répéter chaque mot, me forçant à lui confirmer les mêmes propos, encore et encore. Des détails, je lui en donnais. Suffisamment pour assouvir sa curiosité, et pas assez pour que lui aussi ait envie de revoir les Chasseurs. A vrai dire, je ne sais même pas si je les ai mentionnés dans mon récit, c'est vous dire son authenticité ! Je crois que j'aurais pu être conteur dans une autre vie, j'ai toujours aimé raconter des histoires, de belles histoires pleines de détails mirobolants, tellement fantasques qu'on ne peut pas ne pas les croire.

Mais voilà je suis, ou plutôt j'étais, chasseur. Et depuis cet épisode dans cette forêt maudite, contre ces loups encore plus maudits, je ne suis plus rien. Presque plus rien, il me reste un petit quelque chose...

Je venais de m'asseoir, donc, et j'avais tiré vers moi une petite table sur laquelle se trouvait plusieurs cartes et des notes que j'avais prises. Quelqu'un frappa à la porte, et entra après avoir entendu ma réponse.

- Nati ! m'exclamai-je. Je suis si heureux de te revoir ! J'ai du mal à te reconnaître. La dernière fois que je t'ai vu, tu devais avoir, disons...

- Douze ans, Orreg d'Evaldia.

- C'est cela ! Mais j'ai suivi ta progression, j'ai même entendu une ballade sur toi, une fois. Excuse mon impolitesse, comment va ton père ? Cela fait au moins aussi longtemps que je ne l'ai pas vu.

- Il... Il est mort. Le Cercle.

- Je suis désolé, Nati. Vraiment. Crois bien que cette mort m'attriste. J'ai bien connu ton père, et je lui dois beaucoup.

- Merci. Plusieurs années ont passé maintenant, et j'ai fait le deuil en refusant l'occasion qui m'a été donné de me venger.

- Tu es bien sage, Nati. Même si je suis plus vieux que toi, c'est le manque de sagesse qui m'a fait perdre ma jambe il n'y a pas si longtemps.

- Que vous est-il arrivé ?

- Je préfère l'oublier. Mais assieds-toi et sers-toi quelque chose, nous avons à parler. J'ai une mission pour toi, peut-être la plus difficile que tu aies jamais eu à accomplir. Naturellement, tu seras payé en conséquence.

J'avais patienté un mois, tourné en rond un de plus, et attendu une semaine sans quitter la fenêtre de la salle principale de ma petite maison. Il n'était toujours pas revenu. Je craignais le pire. Je lui avais parlé de ses deux prédécesseurs, et lui avais conseillé d'être sur ses gardes. N'ayant revu aucun des pisteurs que j'avais engagé, je ne pouvais que craindre le pire à leur sujet, et imaginer ce qui avait pu leur arriver : brigands, maladie, ou simplement n'avaient-ils pas trouvé leurs cibles et étaient parti avec la moitié de la récompense. Ça arrive de temps en temps, mais trois à la fois, je n'osais le croire. Surtout venant de la part de Nati. Même si je ne l'avais connu que durant sa jeunesse, je lui faisais confiance, surtout connaissant son père. Et lui non plus n'était pas revenu. Je devais me faire une raison, j'avais peut-être envoyé à la mort le fils d'un de mes plus vieux amis.

J'étais dans un état avancé de fatigue morale autant que physique lorsque j'accueillis ceux qui seraient ma dernière tentative pour retrouver les Chasseurs. C'était, je le savais, une tentative désespérée, et à vrai dire un peu folle, mais lorsque je les vis entrer je compris à quel point. J'étais las de toute cette quête que je devinais inutile. Je ne sais pas pourquoi je m'étais mis en tête de trouver les Chasseurs, alors qu'ils m'avaient abandonné à mon triste sort. Je crois tout simplement que je voulais en savoir plus sur eux, sur ces ombres qui n'apparaissent là où il y a du danger que quand ils l'ont choisi, et surtout quand il y a des récompenses à la clé... J'avais entendu beaucoup trop d'histoires à leurs sujets, avant et après notre « rencontre », et démêler le faux du vrai était presque impossible. En fait, je pensais surtout que tout ce qu'on racontait avait été inventé. Pour tout cela, je voulais savoir. Pourtant, je sentais que quelque chose au fond de moi voulait plus. Les rencontrer de nouveau, leur soutirer une ou deux anecdotes, je sentais que cela ne me suffirait pas. Du peu que je les avais vu, je ne me souvenais qu'une chose : ils étaient le contraire de tout ce en quoi je croyais. Mon esprit restait pourtant tourné vers eux, vers ce qu'ils représentaient.

Les quatre garçons entrèrent et, comme je l'ai dit, leur attitude me désespéra encore plus, même si je n'aurais pas cru cela possible quelques instants plus tôt.

- Laissez-moi passer, lança le premier en se frayant un passage à travers l'entrée de ma maison, poussant les autres. Et laissez-moi parler surtout !

- Pourquoi ? demanda le second, une main à sa ceinture trop grande et l'autre dans sa tignasse rousse.

- Je suis le plus vieux.

- Ca fait pas de toi le chef, rétorqua Neika, le dernier à entrer, qui avait fait tomber son prédécesseur.

- Silence ! criai-je d'une voix suffisamment forte pour leur faire peur.

Mani se releva, frotta ses paumes contre son pantalon de toile avant d'épousseter sa chemise, et se resalir ainsi les mains. Ils se regardèrent un instant puis partirent d'un fou rire

qui dura longtemps puisque je ne le réprimai pas. Leur attitude était à leur hauteur : immature ! Quatre gamins de douze à quinze ans ! Mais qu'est ce qui m'avait pris de les embaucher ? Je pouvais encore reculer, mais je crois qu'ils auraient tant insisté que j'aurais été obligé d'accepter. Je préférais prendre les devants. Je passais du temps à les dévisager d'abord, histoire de savoir à qui je devrais m'adresser, qui je devrais convaincre, qui accepterait tout et n'importe quoi... Le plus vieux, Adham, avait les cheveux courts, le visage un peu plus dur que les autres, et son corps était presque celui d'un adulte. Même avec mes deux jambes, je crois qu'il m'aurait battu lors d'un duel à mains nues. Il était le seul à porter une épée, même si elle était assez courte et certainement pas très solide, afin qu'il puisse la manier plus facilement. Le rouquin s'appelait Riggen, appris-je plus tard. Il était plus grand, mais plus élancé aussi. Il était carrément maigre en fait. Un arc en bandoulière et un poignard rendaient le portrait totalement incongru. Ses petits yeux bleus lançaient de rares éclairs d'intelligence, et un constant sourire en coin lui donnait un air benêt. Le plus jeune, celui qui s'était retrouvé par terre, semblait vif et agile. Les autres l'appelaient Mani, mais ça ressemblait plus à un sobriquet qu'à un véritable nom. Ses armes étaient une dague et un lance-pierre. Une bourse pendait aussi à sa ceinture, certainement pleine de petits cailloux. Malgré son air de petit martyr, les autres devaient prendre soin de lui, car il portait les vêtements les moins rapiécés. Le dernier à être entré n'était pas beaucoup plus vieux, mais son regard avait quelque chose de noir qui faisait penser qu'il en avait déjà beaucoup vu. Il était sans conteste le plus prudent, le plus raisonné, et le plus craintif face au changement. Vu son nom, Neika, il devait être né dans une famille avec des moyens, mais le sort lui avait rendu la vie plus difficile.

Un jeune en manque de combats, un novice qui se prenait pour un archer aguerrri, un gamin sorti trop tôt de l'enfance, et un autre pas encore entré dans l'adolescence, voilà à qui j'avais fait appel !

Mais il y avait trois bonnes raisons à cela. D'abord, j'avais recueilli assez d'informations pour être sûr que les Chasseurs s'occupaient d'un contrat pas très loin d'ici. Je n'aurais jamais envoyé des gosses à l'autre bout du royaume, et encore moins dans un autre ! Ensuite, leurs multiples exploits étaient parvenus jusqu'à mes oreilles, et le moins qu'on puisse dire est qu'ils avaient du cran ! Ils avaient écumé trois villes, volant à la tire en plein jour, sous le nez des gardes, avant de fuir. Ils avaient pisté et rattrapé une deux durs à cuire après plusieurs jours de poursuite, les avait mis hors d'état de nuire, les avait fait ramené au seigneur qui les cherchait et avaient empoché la récompense. Mais ils avaient aussi gardé une partie du magot, une très grosse partie du magot. Ces gamins dépensaient tout en quelques jours. Ils gardaient juste assez pour se nourrir et se vêtir. Ils dormaient n'importe où. Je sais que certains de leurs parents n'étaient plus de ce monde, mais ceux qui restaient devaient récupérer une bonne partie de ce qu'ils gagnaient. Pour eux, rien d'autre que le jeu ne semblait compter. Ils jouaient, tout simplement, et c'est pour cela qu'ils étaient si efficaces. Mais la raison primordiale pour laquelle je comptais sur eux était justement qu'ils étaient des enfants. Une idée avait germé en moi : les Chasseurs ne s'étaient pas laissé approcher. Ils s'étaient peut-être même débarrassés d'un des messagers que j'avais envoyés. Leur présenter l'innocence et des visages juvéniles résoudrait peut-être le problème. Je voulais y croire.

Il me fallut à peu près deux jours pour leur expliquer exactement de quoi il retournait. Il ne fut pas très difficile de les convaincre, et encore moins de s'accorder sur un prix. Je leur offrais deux pièces d'or chacun, et dix de plus s'ils revenaient avec une réponse. Autant dire que c'était une goutte d'eau, j'aurais pu monter à vingt chacun s'ils l'avaient demandé, et trente s'ils avaient insisté. Vous vous posez peut-être des questions sur cet argent dont j'ai l'air de disposer librement. Il me vient pour une part non négligeable de mon métier de

chasseur, pour la simple et bonne raison que je n'ai refusé aucun contrat, si peut rémunéré était-il. Et comme je suis économe, j'ai utilisé chaque sou gagné à bon escient. Mais il y a une autre bonne raison à ma « richesse ». J'ai eu la chance de naître dans une famille avec quelques terres, ce qui est devenu de plus en plus rare aujourd'hui. Beaucoup appartiennent aux comtes et autres seigneurs, il n'y a presque plus de petit propriétaire. Quand j'en suis devenu propriétaire, ne voulant les exploiter, je les ai vendues. Mes parents n'étaient plus là pour m'en empêcher, et j'ai récupéré un bon magot que j'ai pu investir dans diverses opérations plus ou moins légales. Avec le temps et l'expérience, j'ai appris à être prudent, à ne pas faire confiance, et à ne pas me vanter ni montrer ostensiblement mon argent. Grâce à ça je suis resté en vie. Si je l'écris ici, c'est que je suis quasiment sûr que ceci ne sera lu que lorsque je ne serais plus de ce monde.

Les gamins ont été à peu près coopératifs, je n'ai pas voulu leur cacher le danger qui les attendait, et ils l'ont accepté, comme chacune de mes remarques, avec des grands rires, des tapes amicales ou des blagues plus ou moins de leur âge. Le plus dur, je crois, a été d'écrire un message différent des autres, à la fois court et précis, mais montrant l'importance pour moi d'une nouvelle rencontre avec les Chasseurs. Et tout cela, bien sûr, alors que les petits monstres attendaient très impatiemment. Si j'avais mis plus de quelques minutes à écrire ces mots : « Vous m'avez sauvé, et je ne peux l'oublier. Venez à ma rencontre et je vous récompenserai. Je pourrais même avoir un ou deux contrats pour vous. Orreg d'Evaldia » et à les cacheter, je crois que plus une seule de mes étagères ne serait debout. Une fois les gosses partis, je remis de l'ordre dans ma petite maison. Alors que le jour déclinait, je me rendis compte à quel point ce que je venais de faire était inacceptable. Je me servais d'enfants pour accomplir une mission en laquelle je ne croyais qu'à moitié. Une autre question me taraudait : s'ils venaient vraiment, que leur dirai-je ? Pourquoi tenais-je tant à les revoir, qu'est ce que je pouvais bien leur apporter, moi qui n'étais plus rien, plus qu'un handicapé... Qu'est ce qui me poussait à dépenser sans compter pour les retrouver, alors que je ne savais même pas pourquoi je voulais les revoir ? Voulais-je établir un contact avec ces hommes si froids, si terribles ?

Qu'est-ce que je pourrais faire, moi Orreg d'Evaldia, pour forcer les Chasseurs à rester en contact avec moi ? Qui étais-je pour leur imposer ma présence ? Après avoir vu et « senti » ce qu'ils étaient capables de faire, pourquoi viendraient-ils à faire confiance à un ancien chasseur qui ne peut même plus marcher ?

Inutile de vous dire que la nuit qui suivit fut assez agitée et très désagréable. Entre l'image de Nati ou des gamins mourant de dizaines de manières toutes plus cruelles les unes que les autres, et un cauchemar où des « ombres » se déversaient dans ma maison isolée du reste de la civilisation pour me faire endurer mille tourments, le réveil fut presque une délivrance. Pourtant, il pleuvait abondamment, et je n'avais rien d'autre à faire qu'à tourner en rond et ruminer des choses bien sombres. Au dehors, avec l'aide de quelques éclaircies je voyais tout le travail en retard qu'il faudrait fournir le lendemain, si les pluies voulaient bien cesser : essayer de sauver une partie du jardin, réparer les deux ou trois endroits où le vent avait déplacé des planches, et toutes ces petites choses qui prennent trois fois plus de temps quand on n'a qu'une jambe.

Les semaines suivantes furent tout aussi moroses. Le temps n'aidait pas. Et je n'avais aucune envie de couvrir la distance pourtant courte qui me séparait de la ville la plus proche pour me mêler à cette agitation qui d'habitude me reconforte. J'en avais fait trop. Pour la première fois je m'étais lancé tête baissée dans un projet des plus déraisonnables. J'avais gaspillé du temps et de l'argent pour des chimères, et cela plus qu'autre chose me tourmentait. Depuis que je ne pouvais plus chasser, j'étais tombé dans une sorte de morosité et de lassitude

que j'avais presque dépassées avec l'espoir de cette rencontre. Mais cela avait pris fin, presque irrémédiablement, et une question s'imposait, me foutant une bonne claque chaque fois que je n'avais rien à faire, autant dire tout le temps : qu'est ce que j'allais bien pouvoir faire ? Je savais que je ne supporterais pas la situation encore bien longtemps, mais je n'avais pas non plus envie de bouger, rapport à cette foutue jambe ! Je n'avais gagné qu'une leçon, c'était bien peu comparé à ce que j'avais perdu...

~~

- C'est eux j'te dis !

- Mais non, y sont pas là ou y devraient, répliqua le rouquin.

- Et alors, ils ont deux jambes comme nous, ils peuvent marcher, reprit Adham.

- On sait pas, on voit pas leurs jambes ! Peut-être qu'ils en ont trois ou quatre, c'est pour ça qu'y mettent une cape, essaya Mani.

- Tais-toi, on t'a pas sonné !

- Mais... !

- Tais-toi j'te dis, faut pas qu'y nous voient tant qu'on sait pas si c'est eux !

Les quatre garçons continuèrent à se battre ainsi, à demi-mots, pendant plusieurs minutes. Les fourrés derrière lesquels ils s'étaient accroupis étaient moins hauts qu'épais, et c'était bien le principal. Les formes sombres qu'ils avaient repéré s'étaient arrêtés et se tenaient droit, dos à eux. Le vent soufflait dans le mauvais sens, et ils n'entendaient pas ce qu'ils se disaient, si tant est qu'ils étaient en train de se parler. Depuis qu'ils les suivaient, ils avaient l'air d'être tout sauf des êtres humains. Ils ne faisaient rien de normal, ne semblaient suivre aucune piste visible, coupaient les crêtes des collines au lieu de les suivre, contournaient ou entraient dans les bosquets environnants suivant aucune logique préétablie. Le seul à ne pas avoir pris la parole, celui qu'Orreg avait deviné être le plus réfléchi, mit fin aux chuchotements et aux propositions hasardeuses :

- Arrêtez ! Orreg nous a dit qu'on cherchait trois personnes habillées tout en noir, avec de longues capes qui cachent tout. Depuis qu'on les suit, on n'a même pas pu voir leur visage. Même s'ils sont pas là où ils devraient, tout concorde.

- Depuis quand tu réfléchis, toi ?

- Depuis que tu le fais plus, Adham. T'es peut-être le plus vieux, et t'as plein de muscles, mais j'trouve qu't'es plus aussi vif qu'avant.

- Répète un peu ça, minus ! lança-t-il en se jetant sur lui.

Ils roulèrent et Riggen se précipita pour les séparer. Sa maigreur ne lui permit que d'intercepter un ou deux coups qui lui laissèrent autant de bleus. Soudain, Mani poussa un petit cri étouffé mais néanmoins strident avec sa voix qui n'avait pas encore mué :

- Ils ont disparu !

La rixe cessa sur le champ, et les quatre gamins se relevèrent, oubliant toute prudence, tournant sur eux-mêmes pour apercevoir ceux qu'ils ne devaient absolument pas perdre de vue. Bien sûr il n'y avait plus personne.

- Tu vois Neika, à vouloir jouer au plus futé, tu les as fait partir. C'est sûr maintenant on va pas réussir à les rattraper.

- Comment ça de ma faute ? J'te dis qu'c'est eux qu'on cherche et toi tu me sautes dessus. A coup sûr y nous ont entendu nous battre.

- R'commence pas Neika, j'te rappelle que t'es avec nous que parce que...

- Tu vas pas remettre ça ! J'croisais que c'était fini, cette histoire.

- C'est toi qui le dis !

- Oh et puis merde ! Si tu veux plus de moi j'me barre. Je serai mieux tout seul !

- Vos gueules !

- Quoi ?! répondirent d'une même voix les deux bagarreurs, avec une furieuse envie de passer leurs nerfs sur celui qui osait les interrompre.

- Vos gueules ! C'est clair, non ?

Riggen tremblait comme une feuille. Ayant obtenu le silence, il avait encoché une flèche, sans toutefois bander son arc. Il jetait des coups d'œil dans toutes les directions, de manière totalement désordonnée. Les autres furent eux aussi pris de cette angoisse silencieuse. Ils avaient formé un cercle sans s'en apercevoir, tournés vers l'extérieur, vers cette menace invisible. Quelques minutes passèrent avec pour seuls bruits celui du vent et des genoux du rouquin. Puis, alors que rien ne bougeait dans le champ de vision de la petite bande, Adham rompit le silence :

- T'as encore rêvé, Riggen. Allez, faut pas traîner si on veut les retrouver. Rassemblez vos affaires, on décampe, ajouta-t-il en regardant Neika l'air de dire « toi aussi, mais tiens-toi à carreaux ».

Ils ramassèrent tout ce qu'ils avaient volontairement ou non laissé sur le sol. Ils se relevèrent, un à un, et se figèrent sans un cri, luttant pour reprendre leur respiration. Deux des hommes en noir avaient surgit de nulle part, et leur faisaient face, toutes armes au fourreau. Pourtant, aucun des garçons n'osa attaquer. Bizarrement, c'est Mani qui se reprit le premier :

- Nous avons un message pour vous, bégaya-t-il.

- Vous nous suivez.

- Depuis deux jours.

- Vous parlez trop fort, acheva Tivielen.

Adham prit le relais du plus jeune qui n'arrivait plus à faire sortir un son de sa bouche :

- C'est Orreg qui nous envoie...

- On ne traque pas les Chasseurs !

Cette phrase n'avait pas été criée. Pourtant elle résonna aux oreilles des gamins. Chaque syllabe avait été prononcée de manière suffisamment détachée pour qu'elle pénètre au plus profond de leur esprit et les terrorise. L'effet fut plus que réussi. De longues secondes

passèrent sans que rien ne soit dit ou fait. Finalement, Aludar tira une lame et la pointa vers Adham, qui lui faisait face presque directement.

- Ce sont des gosses, lança une voix de femme derrière la bande, qui sursauta. Laisse-les, ajouta-t-elle, presque de dépit.

- On ne veut rien de mal, on a juste un message.

Adham prit la missive à sa ceinture et la tendit devant lui, attendant que l'un des Chasseurs veuille bien la saisir. Tivielen s'avança, une main gantée de noir sortit de sous la cape pour prendre le bout de papier, avant d'y retourner.

- Vous ne le lisez pas ?

La question naïve de Mani ne fit qu'accroître la tension, déjà palpable. La femme parla de nouveau. Même si sa voix était moins dure que celle de ses deux compagnons, elle avait quelque chose de désagréable, quelque chose qui glaça le sang des messagers et leur fit monter une envie de mourir.

- Orreg est un imbécile,

- Et un homme mort, conclut Aludar.

Tivielen les rappela à l'ordre :

- Nous avons perdu bien assez de temps ici. Finissons-en.

Les quatre garçons étaient au bord de l'évanouissement. Les genoux du rouquin s'entrechoquaient suivant un rythme bien irrégulier, de même que ses dents. Mani était comme paralysé, tandis qu'Adham jetait des regards à la dérobée pour tenter de trouver un moyen de fuir. Neika ne montrait aucun signe extérieur de peur, sa voix trembla quand même lorsqu'il prit la parole. Il débita tout ce qu'il put à toute vitesse.

- Nous sommes juste venus porter un message. Laissez-nous, nous ne connaissons même pas Orreg. C'est juste un travail pour nous. Un moyen de gagner un peu d'argent. D'ailleurs si vous voulez on vous donne l'argent. Mais laissez-nous. On sait pas ce qu'il vous veut, Orreg. On a même pas lu le message. Pourtant on aurait pu, mais on l'a pas fait. J'vous jure qu'on dira rien à Orreg si vous nous laissez. On ira même pas le voir. On dira à personne qu'on vous a vu.

- On, ne traque pas, les Chasseurs !

~~

Un généreux soleil illuminait le village d'Ageudeu sur la côte orientale. Vivant principalement de la pêche, ce petit bourg connaissait un renouveau depuis quelques années, alors que les nobles et les bourgeois des royaumes du centre venaient y élire domicile l'été pour profiter de la mer turquoise. Au dessus des masures centenaires faites de briques ocre qui se fondaient parfaitement dans le paysage, de gigantesques villas de pierres blanches s'étaient construites. Loin de s'en émouvoir les ageudeugiens en avaient même profité pour arrondir leur fin de mois en devenant guide des environs pour les nouveaux, et fortunés, résidents.

Pas un ageudeugiens n'osait sortir sous la chaleur de ce début d'après-midi. Les rayons du soleil semblaient se fondre dans l'ocre de leurs maisons, tandis que sur les hauteurs ils

semblaient affronter les façades blanches des villas bourgeoises. Deux grand-pères se délectaient de leurs retraites des champs à l'ombre d'un grand cyprès quand les bruits de lutttes, et les entrechoquements d'acier vinrent couvrir à nouveau les cigales et le reflux d'une mer d'un bleu abyssal :

- Vain dieux ! Z'ont pas bientôt fini de nous embistouiller ces arsouilles !
- Baaaaaah, la jeunesse noble c'est plus ce que c'était ! Plus de respect pour plus rien de nos jours...
- C'était mieux avant...
- Ouaip ! C'était mieux avant...

Tandis que les anciens ressassaient le passé, Eniloc chargea à nouveau, son regard de glace rivé dans celui de son adversaire. Elle évita le coup d'estoc d'un élégant mouvement de hanche et lança son épée de bois vers le visage de Gebbin. Ce dernier s'attendait à une telle attaque et il se mit hors de danger d'un petit bond vers l'arrière. La jeune femme ne lui laissa pas un instant de répit et fondit sur lui, attaquant méthodiquement et patiemment. Bien qu'elle ne portait qu'une chemise légère à laquelle elle avait coupé les manches et un pantalon de toile rouge, elle suait à grandes eaux. Tout comme Gebbin d'ailleurs, mais c'était plus compréhensible dans son cas. Le grand gaillard n'enlevait que rarement son uniforme de Haut Garde argent et mauve. Couvert de la tête aux pieds par d'épais vêtements de fibres tissées très serré, on pouvait se demander s'il arrivait seulement encore à respirer. Les deux combattants luttèrent encore un moment, avec un très net avantage pour la guerrière au regard si froid. Puis l'ordre vint des marches de la terrasse où un homme d'une cinquantaine d'années semblait observer le combat d'un œil distrait :

- Fixe !

Habitués, les deux guerriers stoppèrent tout mouvement, les muscles en extension, de la sueur perlant sur leurs visages. Sans se presser le maître descendit les quelques marches. Une belle balafre traversait son visage dans le sens de la hauteur, coupant à travers l'œil gauche et la barbe grise. A son déplacement on devinait un épéiste de talent. Ses pas ne résonnaient pas sur la pierre, c'en était troublant. Du bout de son épée d'entraînement en bois, identique à celles qu'utilisaient les deux jeunes combattants, il replaça ses élèves. Le coude d'Eniloc plus haut, son bassin plus vers l'avant, le pied droit de Gebbin plus près de son centre de gravité, son dos plus droit :

- Gebbin, cesse de compter sur ta force pour l'emporter. Eniloc, ton agilité ne vaut rien si tu n'es pas décisive. Tu ne pourras pas toujours gagner en cherchant à épuiser ton adversaire. Séparez-vous.

Gebbin et Eniloc se saluèrent, sachant à quel point leur maître était pointilleux sur le respect dû à l'autre duelliste. Sans donner plus d'ordres le vieil homme remonta les marches vers la villa, le regard dans le vague. Jusque là assis autour de la terrasse, l'épée d'entraînement sur les genoux, les trois autres élèves se levèrent et Elrud prit la parole :

- Vos ordres, Maître ?
- Hmm ? Ah oui... Chargez vos sacs avec vingt kilos de pierres et partez courir jusqu'au couché du soleil.

L'air désinvolte de son maître finit d'énerver le jeune noble :

- Puis-je poser une question, maître ?

L'homme se retourna et planta son regard si étrange dans celui de son élève :

- Je vous écoute, Elrud Del Rekk.
- Que faisons-nous dans ce pays de... bouseux ? Il n'y a rien ici. Rien à chasser, rien à faire...
- J'essaye de vous apprendre à vous battre.
- Nous savons nous battre, répondit Shabiigai avec le tact qui le caractérise.
- Le fait que vous en soyez si sûr prouve le contraire...
- Nous en avons assez de passer notre temps à nous entraîner entre nous. Quand nous laisserez-vous effectuer de nouvelles chasses ?

Mahalia regretta le ton trop dur de ses paroles. Elle avait un profond respect pour son maître. Mais l'inactivité lui pesait.

- Nous sommes ici pour que vous vous perfectionniez, encore. Car vous êtes perfectible. Votre technique, votre mental, votre esprit de groupe. Vous êtes faibles, trop faibles. Nous sommes venus ici car, comme Elrud l'a fait remarquer élégamment, il n'y a rien. La mer, le vent et voilà. Apprenez à apprécier chacun des endroits dans lequel vous pourrez profiter de ce « rien ». Ils sont de plus en plus rares.

Le maître avait repris son ascension, laissant ses élèves réfléchir sur le sens de ses paroles quand les mots d'Elrud lui parvinrent :

- Et moi je crois que nous sommes prêts à faire ce pourquoi les cinq plus puissants royaumes de ce monde se sont unis.

Le noble de la prestigieuse maison des Rekk n'aperçut même pas son tuteur bouger. Mais il ressentit parfaitement le coup de poing qui le projeta au sol. Un instant avant son maître se trouvait à une dizaine de mètres, et aucun ne l'avait vu descendre les escaliers. Mais tous avaient compris. Ils levèrent leurs épées, conscients que le jeune Rekk était allé trop loin. Mais comme leur maître aimait à le répéter : « vous faites parti d'un groupe, l'erreur d'un seul d'entre vous devient l'erreur du groupe ». Mahalia fut la première à être attaquée, alors qu'Elrud touchait à peine le sol. L'épée de bois fondit vers son estomac et elle réussit in extremis à dévier l'attaque. Mais ce n'était là qu'une diversion. Le maître pivota son sur lui et infligea un violent coup de pied à Shabiigai qui n'eut pas le loisir de pouvoir réagir. Dans le même mouvement le coup d'estoc parti vers Mahalia se transforma en une passe de corps à corps. L'épée de bois de la jeune femme vola et elle se retrouva au sol, sonnée par le pommeau de l'arme de son tuteur. Un peu plus loin, Gebbin et Eniloc avaient réagi plutôt vite. Eniloc fut la première à vouloir engager, mais son maître sembla se mouvoir comme l'ombre et évita l'attaque en dansant autour de sa lame. Elle rejoint ses amis lorsque le tranchant de la main du maître s'abattit sur sa nuque. Restait Gebbin qui, emporté par la puissance de son attaque, se fit désarmer et projeter au sol d'une prise d'un art martial qu'il ne connaissait pas.

Cinq cibles, cinq attaques, cinq secondes.

Au sol les élèves fixaient leur professeur, médusés :

- Vous n'êtes même pas capables de me défaire. Vous n'êtes pas prêts pour le Sombre. Vingt kilos, courez jusqu'au coucher du soleil.